Peuples indigènes au Paraguay et bicentenaire national : perspectives historiques et anthropologiques

Capucine Boidin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/11903>

DOI : 10.4000/jsa.11903

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2011

Pagination : 137-152

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Capucine Boidin, « Peuples indigènes au Paraguay et bicentenaire national : perspectives historiques et anthropologiques », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 97-2 | 2011, mis en ligne le 10 janvier 2012, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/11903> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.11903>

PEUPLES INDIGÈNES AU PARAGUAY ET BICENTENAIRE NATIONAL : PERSPECTIVES HISTORIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES

Capucine BOIDIN *

La nation guarani ne fera pas partie de la structure du Mercosur et renforcera ses organisations de base et son conseil continental (intégrant des représentants guarani d'Argentine, de Bolivie, du Paraguay et du Brésil). Nous ne considérons pas le bicentenaire de l'Indépendance du Paraguay comme étant un anniversaire à célébrer parce que, pour nos peuples, ces deux cent ans ne furent que dépossession, discrimination, humiliation, assujettissement, persécution, saccage et mort ¹.

Cette déclaration est réitérée à peine deux mois plus tard devant le président Fernando Lugo, exactement le 11 mai 2011, par plusieurs dirigeants guarani : « Nous n'avons rien à fêter à l'occasion de ce bicentenaire » ². Si les Guarani du Paraguay adhèrent aux projets de commémoration nationale, ils ne partagent pas la « grande joie » nationale, pourtant partout proclamée en guarani : *vy'a guasu*. L'amertume, voire le ressentiment, domine ³.

Paradoxalement, ces déclarations publiques, qui se désolidarisent du Mercosur comme de l'État-nation paraguayen, renforcent la présence de la nation guarani sur la scène politique. Tout en rappelant leur antériorité par rapport aux États-nations, les dirigeants politiques guarani s'adressent aux ministres et aux présidents pour réclamer que les États respectent les lois internationales et nationales, que les États garantissent la démarcation et la restitution de leurs terres, que la police les protège et que la justice soit effective. Représentants guarani et représentants des États réaffirment leur coexistence dans leurs différences. De fait, la deuxième rencontre de la nation guarani, *Aty guasu* (Grande Assemblée), a été financée par les ministres de la Culture du Mercosur, pour fêter les 20 ans de la signature du traité d'Asunción, et par la commission du bicentenaire du Paraguay. Ticio Escobar, ministre de la Culture paraguayen, justifie sa participation en ces termes :

* IHEAL (Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine)-Sorbonne Nouvelle Paris 3, CREDA (Centre de Recherche et de Documentation des Amériques) UMR 7227, 28 rue Saint Guillaume 75007 Paris [capucine.boidin@gmail.com].

Journal de la Société des Américanistes, 2011, 97-2, pp. 137-152. © Société des Américanistes.

Le Paraguay occupe l'épicentre du *tetã guasu*, de la grande patrie, de la culture guarani : la situation centrale de son territoire, la permanence de sa langue au niveau national et la présence d'une très grande diversité d'ethnies *ava* en son sein, exigent que notre pays assume une position hégémonique en ce qui concerne le monde guarani ⁴.

Effectivement, depuis 1992, le Paraguay a officialisé la langue guarani à côté de l'espagnol sur tout le territoire national. Environ 90 % de la population parle guarani, même si seuls 2 % se déclarent *indígenas* ⁵. De plus, le pays rassemble une grande diversité de *pueblos* ⁶ guarani : Aché, Avá Guarani, Mbya, Paĩ Tavyterã, Guarani Ñandeva, Guarani occidentaux. À sa manière, lors de son discours, le président du Paraguay a mis en pratique la centralité de la patrie paraguayenne dans le vaste « monde guarani » ⁷. S'adressant aux représentants indigènes venus des quatre pays invités, il commence par faire remarquer que tout le monde se comprend à travers son guarani, sous-entendu paraguayen ⁸. Pourtant, la plupart des groupes guarani revendiquent parler un *autre* guarani, plus pur et plus harmonieux que le guarani paraguayen. Mais, tandis que le président célèbre l'exceptionnelle résistance des peuples guarani et les appelle à persévérer dans leurs luttes, il ne répond pas à leurs demandes concrètes : la restitution des terres, l'autonomie et la libre circulation au sein du Mercosur pour les peuples *originarios* ⁹. Ainsi, un président paraguayen non indigène développe un discours populiste en guarani *national* à des communautés indigènes organisées qui exigent, par écrit et en espagnol, la libre circulation au sein du Mercosur.

ANTHROPOLOGIE DE L'ÉTAT ET HISTOIRE INDIGÈNE

Autant les indigènes guarani sont considérés, avec les Espagnols, comme les ancêtres, les alliés civilisables et absorbés de la nation paraguayenne, autant les indigènes du Chaco sont les sauvages inassimilables, les féroces guerriers dont il faut se défendre. Ce sont des sauvages nomades qui, confondus avec la nature, sont peu à peu devenus « transparents » et sans consistance ¹⁰, avant de devenir méprisables ou risibles : ils sont, en effet, aujourd'hui une des cibles de l'humour national à travers la figure du *kachique* (prononcer katchique, déformation de cacique). Bien que situés à l'intérieur du territoire national, ils symbolisent l'antithèse de l'identité nationale : ils ne parlent pas guarani, ne sont pas agriculteurs et n'auraient pas participé aux grandes guerres nationales. Leur participation a pourtant été bel et bien significative, comme le montrent les travaux récents menés par Nicolas Richard et Luc Capdevila ¹¹. Malgré tout, les Indiens du Chaco continuent à être hors du champ national. Ils sont absents du programme de « sociologie et anthropologie culturelle », nouvelle matière de l'enseignement secondaire paraguayen. Dans ce dernier, l'accent est mis sur l'origine de la société paraguayenne, sur le patrimoine culturel (tangible et intangible) et sur l'intégration socioculturelle. L'objectif est de « former un authentique sentiment d'appar-

tenance », sous-entendu « national » chez les élèves¹². Les communautés indigènes du Chaco n'en font décidément pas partie.

La publication d'un dossier spécial dans le *Journal de la Société des Américanistes* sur le Paraguay, l'année du bicentenaire de son Indépendance, propose de dépasser deux visions stéréotypées des sociétés nationale et indigènes : d'un côté, une société nationale qui absorbe certains Indiens (Guarani) et en exclut d'autres (Chaco), de l'autre, des populations indigènes totalement dégradées par le Contact ou, au contraire, qui ont su rester « pures » de toutes influences. Malgré l'immense travail pionnier que Susnik (1965-1971, 1993, 1990-1991, 1992 ; Susnik et Chase Sardi 1996) a mené dans les archives et sur le terrain, l'histoire du Paraguay s'écrit encore majoritairement sans prendre en compte le protagonisme des secteurs subalternes. Certes, l'alternance politique actuelle permet l'expression de nouveaux courants historiographiques. L'histoire des femmes, des afro-descendants et des indigènes commence timidement à s'écrire grâce à une nouvelle génération de chercheurs¹³. Mais l'anthropologie peine, quant à elle, à intégrer dans ses analyses les siècles d'interactions constantes entre les communautés indigènes et différents membres des sociétés nationales, qu'elles soient paraguayenne, brésilienne, bolivienne ou argentine.

Aux missions catholiques, aux fortins et aux *encomiendas* de l'époque coloniale ont succédé les missions évangéliques, les fronts militaires de la guerre de la Triple Alliance (1864-1870) et du Chaco (1932-1935), les *ingenios* (manufactures de sucre de canne), les entreprises de tanin, les champs de *yerba mate*, les *estancias*. Or ces lieux ont fonctionné en connexion et/ou en alternance avec la vie en forêt. Par ces interactions, ces sous-systèmes économiques et sociaux se sont modifiés mutuellement. Ce dossier en donne un certain nombre d'exemples. Wilde (2009) et Telesca (2009) avaient déjà montré que les réductions jésuites n'ont pas fonctionné en vase aussi clos et homogène que le voudrait le mythe. Par ailleurs, les esclaves étaient essentiels au fonctionnement des *estancias* et les liens des Guarani chrétiens avec les parents restés en forêt étaient importants. Pablo Barbosa et Fabio Mura prennent en compte l'histoire religieuse, militaire et économique de la région frontrière entre le Paraguay et le Brésil aux XIX^e et XX^e siècles pour comprendre les revendications des mouvements indigènes guarani aujourd'hui. Nicolas Richard explique, pour sa part, comment, à la suite de la guerre du Chaco, les dynamiques interethniques sont brisées et remplacées par les relations dyadiques entre chaque groupe et l'État. Rodrigo Villagra analyse, quant à lui, les transformations d'un rituel lorsque les Angaité sont engagés comme journaliers dans les *estancias* après la guerre du Chaco. Enfin, Philippe Edeb démontre que les mythes, les pratiques culturelles ou l'identité politique aché ne peuvent être saisis sans tenir un compte précis des conflits et des dialogues internes et externes aux Aché.

Aujourd'hui, la déforestation, l'expansion de la culture du soja dans la région orientale et celle de l'élevage au sein du Chaco¹⁴ entraînent la destruction des

lieux de vie traditionnels des indigènes, sans pour autant créer des emplois. La criminalisation des revendications foncières des indigènes ne fait que s'accroître chaque année dans l'indifférence générale : leur sort n'émeut personne, ils ne font pas partie du corps national qui, pensé comme métis, ne peut pas imaginer et souhaiter la future survie de l'Indigène. Violences symboliques et physiques se renforcent mutuellement : nié dans son existence, il peut être dépossédé de ses terres, assassiné, emprisonné (voir, par exemple, Vysokolan 1992). Diminué physiquement, affamé, alcoolisé, il peut être dénigré et malmené. La prise en compte ponctuelle des organisations indigènes comme interlocutrices valables dans le champ politique depuis quelques années ¹⁵ n'est pas suffisante pour contrer la « colonialité » ¹⁶ des représentations et des pratiques institutionnelles quotidiennes. À sa manière, ce dossier propose une déconstruction des relations historiques entretenues entre deux sociétés qui se co-définissent mutuellement comme nationale et indigène.

Développer l'anthropologie de l'État-nation paraguayen, analyser les relations idéologiques et pratiques (militaires, religieuses et administratives), instituées par l'État avec ceux qu'il définit comme « autres », sont des démarches préalables pour mettre à jour la co-construction permanente de la nationalité et des ethnicités. C'est précisément en définissant des altérités externes et internes, que « la nation » paraguayenne s'impose comme une et indivisible ¹⁷. Parallèlement à la mise en place d'une anthropologie de l'État, il s'agit de proposer une anthropologie socio-historique des communautés indigènes à partir de leurs relations avec la société nationale et l'économie régionale.

ESSAIS D'ANTHROPOLOGIE SOCIO-HISTORIQUE

L'article de Bartomeu Melià qui ouvre le dossier pose la question de l'usage et du statut politique de la langue guarani en 1811. L'indépendance du Paraguay a été obtenue par les mêmes hommes qui refusèrent la légitimité de la Junte du gouvernement de Buenos Aires et firent battre retraite aux troupes de la Junte conduites par Manuel Belgrano. Le dit « coup d'État » de la nuit du 14 au 15 mai s'est déroulé sans aucun coup de fusil, et Bernardo de Velazco, le gouverneur déchu, fut désigné membre du premier triumvirat ¹⁸. Le mois de mai 1811 n'a pas marqué une rupture nette dans l'usage du guarani. Il faut scruter son évolution sur une plus large période (1760-1850) : la diminution progressive d'archives en guarani et la détérioration de la calligraphie comme du niveau de langue sont frappantes, alors même que les témoignages de l'époque confirment l'existence d'un monolinguisme guarani dominant à l'oral. Pour l'essentiel, les archives connues sont situées à la bibliothèque du Museo Mitre (BMM), aux Archives générales de la nation à Buenos Aires (AGN) et aux Archives nationales d'Asunción (ANA). Les documents existants proviennent surtout des réductions,

avant et après l'expulsion des jésuites en 1767. Seuls trois documents émanent d'autres entités. Deux proviennent de la Junte de Buenos Aires, qui prolonge la coutume coloniale selon laquelle les langues générales guarani, aymara et quechua étaient utilisées pour les communications officielles avec les *pueblos de Indios* : il s'agit d'une série de lettres, en guarani et en espagnol, que Manuel Belgrano a envoyées en 1810 aux « nobles et fidèles paraguayens » et aux « naturels des *pueblos* », et de la ratification en 1813 du décret libérant les Indiens de tout tribut. Le troisième document provient de la section Civile et Judiciaire de l'Archive nationale d'Asunción : des injures en guarani sont proférées contre le gouvernement de Carlos Antonio López par un esclave et reportées telles quelles dans le procès instruit en espagnol. Autrement dit, bien que toute la population, *naturales* (Indigènes), esclaves, *pardos* et Espagnols compris, ait parlé le guarani, nous ne disposons, aujourd'hui, d'aucune archive de l'État paraguayen en guarani entre 1811 et 1864¹⁹.

À partir de là, Guillermo Wilde et Ignacio Telesca se demandent comment retracer la participation des populations subalternes et, en particulier, des Indigènes et des afro-descendants dans le processus indépendantiste de la région d'Asunción (Mello et Telesca 2010). Dans le cadre de l'historiographie paraguayenne actuelle, la question ne laisse pas d'être iconoclaste. L'imaginaire national est si ancré dans le métissage originel guarani-espagnol qu'il n'existe aucune place dans l'histoire nationale pour les populations afro-descendantes et indigènes. Comment ont-elles réagi à un projet politique au cœur duquel était, en principe, inscrit l'idéal d'égalité et de liberté entre tous les individus nés sur le même sol ? Guillermo Wilde et Ignacio Telesca montrent comment les caciquats, renforcés par les réductions jésuites, survécurent à l'expulsion de ces derniers. Les caciques et leurs hommes intégrèrent ainsi différentes milices et armées, au gré des alliances et des conflits de la région. Mais, à long terme, l'analyse des recensements montre comment la catégorie des *naturales* (Indigènes) et, dans une moindre mesure, celle des *pardos* (mulâtres) ont vu leurs effectifs diminuer au profit de la catégorie *españoles* (Espagnols), puis *blancos* (Blancs). L'égalisation se fait par l'abandon du statut de *naturales* et par la mobilité géographique. Dans le même temps, l'expansion territoriale se confirme dans le nord du pays tandis que l'exploitation de la *yerba mate* connaît un essor sans précédent : les politiques qui furent mises en place continuaient les réformes de l'État colonial du XVIII^e siècle, en particulier la libéralisation des activités économiques, l'effacement des distinctions juridiques et l'homogénéisation de la langue et des coutumes. Autrement dit, le mois de mai 1811 symbolise un processus entamé en amont et perpétué en aval : la disparition rapide de la langue guarani écrite et la diminution progressive des individus se déclarant *naturales* et *pardos* dans les recensements.

Qu'en est-il des Indiens qui n'étaient pas déjà « réduits » par les ordres religieux et l'armée à l'époque coloniale ? Ceux qu'on appelait alors, de manière

générique, les Guaykuru du Chaco (« les galeux ») et les Caingua (« ceux de la forêt »). Situés hors du contrôle colonial, ils furent d'abord les ennemis de la société nationale naissante, avant d'en devenir des résidus marginaux et méprisés. Des adversaires nécessaires pour cristalliser un sentiment d'appartenance entre les hommes mobilisés en permanence pour la garde des fortins. Contre les Indiens du Chaco s'est cristallisé un entre-soi en guarani, un nous exclusif. Comme les Indiens des Plaines aux États-Unis ou les Mapuche au Chili et en Argentine, les Indiens du Chaco se sont vite approprié le cheval espagnol et ont longtemps réussi à maintenir leurs territoires libres de la domination coloniale. Libres de la domination, ils ne sont néanmoins pas en dehors de tout contact ou en dehors du temps, en dehors de l'histoire : le commerce, la guerre et les influences mutuelles ont été permanentes. Ce n'est qu'après la guerre du Chaco contre la Bolivie (1932-1935) que la plupart des groupes ethniques furent réduits à la vie sédentaire dans les missions. En ce sens, comme le souligne avec force Lowrey (2006), les Indiens comme les anthropologues du Chaco – les chacologues – occupent une position originale par rapport aux grandes figures classiques de l'anthropologie sud-américaniste. Ni écrasés par le poids de l'empire inca, ni encombrés par la figure mythique de l'Indien amazonien, gardien de la forêt, les Indiens du Chaco peuvent davantage construire leur image politique selon leurs propres paramètres²⁰. N'étant pas prédéterminés à discuter l'histoire des Indiens des Andes ou l'interprétation des mythes amazoniens, les chacologues ont une marge de créativité théorique plus importante : les archives sont plus abondantes qu'en Amazonie et les questionnements ne sont pas *a priori* orientés par l'hypothèse d'une continuité culturelle transhistorique comme dans les Andes²¹.

Un exemple du potentiel des études chaquéennes et des nouvelles études d'anthropologie socio-historique est donné par l'article de Nicolas Richard. Tiré de sa thèse de doctorat, il analyse sous un jour nouveau le bouleversement des ethnonymes au cours du xx^e siècle. Après avoir lu son article, plus personne ne pourra ouvrir son sujet par une phrase du type : « autrefois, le groupe portait le nom dégradant de “rats féroces” (Guayaki), mais heureusement il est désormais appelé de son “vrai” nom, dignifiant et auto-proclamé “Aché”, qui signifie “les gens” [...] ». Nicolas Richard ne se satisfait pas des explications moralisantes et propose, au contraire, de prendre au sérieux la discontinuité des ethnonymes au cours du temps. Au lieu de supposer une continuité culturelle diachronique de chaque groupe ethnique par-delà des changements de nom, il propose de changer de focale et de situer l'analyse au niveau des strates ethnonymiques. Les ethnonymes doivent être appréhendés les uns par rapport aux autres au niveau synchronique. Chaque strate fait système et renvoie à un certain type d'organisation sociopolitique interethnique. De fait, des ethnonymes aux significations variées et dénigrantes, comme « les très esclaves » (Tapieté) ou « les chiens » (Chamacoco) sont révélateurs de chaînes de dépendance interethniques, relative-

ment libres de la domination coloniale. Les cartes ethnonymiques que l'auteur a reconstituées deviennent des guides indispensables pour se repérer dans l'histoire et l'anthropologie du Chaco.

L'article de Villagra (voir aussi Villagra 2010) est complémentaire de celui de Richard, dans la mesure où il se concentre sur les transformations historiques d'un rituel angaité suite à la guerre du Chaco et à l'incorporation des Angaité comme journaliers dans les *estancias*. Si certaines parties du rituel semblent comme amputées et simplifiées dans ses formes actuelles par rapport aux témoignages de sources plus anciennes, il n'en reste pas moins qu'il continue à remplir une fonction sociale et politique de premier plan : celle de permettre les rencontres sexuelles et d'articuler les alliances politiques au-delà du seul groupe angaité.

Depuis les années 1960, les chassés-croisés entre l'anthropologie, la sociologie et l'histoire ne cessent de se multiplier²². En France, l'expression « anthropologie historique » renvoie à l'importation par les historiens de problématiques anthropologiques (en rapport, par exemple, avec la parenté, les mythes et les rites) et à l'analyse historique des anthropologies (visions de l'homme) développées à différentes époques²³. Au Brésil et, plus largement, en Amérique du Sud, l'expression « anthropologie historique » renvoie à l'inclusion des dynamiques historiques en anthropologie, à l'historicisation des relations entre les groupes ethniques et les sociétés nationales, historicisation qui ne peut se faire sans déconstruire, d'une certaine façon, la discipline anthropologique²⁴. L'article de Pablo Barbosa et Fabio Mura s'inscrit dans cette perspective : ils comprennent les dynamiques politiques actuelles guarani au regard de l'histoire économique et politique de la frontière entre le Paraguay et le Brésil (xix^e-xx^e siècles) et non pas en fonction d'une continuité culturelle présupposée avec l'époque précoloniale. Pour la première fois, un article décrit en même temps l'histoire des différents groupes guarani de part et d'autre de la frontière du Paraguay et du Brésil. La tâche est ardue et reste à compléter puisque les sources sont, elles aussi, dispersées de part et d'autre de la frontière. Mais il est d'ores et déjà possible d'affirmer que les sociétés guarani ont été davantage affectées par les cycles économiques communs aux deux régions que par les politiques indigénistes nationales.

L'ANTHROPOLOGIE DU PARAGUAY DEPUIS LA FRANCE

Ce dossier n'aurait jamais vu le jour si Gilles Bienvenu, ambassadeur de France au Paraguay entre 2006 et 2011, n'en avait pas eu l'idée et n'avait pas appuyé sa réalisation. Philosophe de formation, il s'étonnait que l'anthropologie du Paraguay ne soit pas davantage au cœur des débats philosophiques, comme cela fut le cas à l'époque où Pierre et Hélène Clastres donnaient à connaître les rouages de sociétés, non pas sans État, mais « contre l'État ». Cette interrogation

de départ demande de revenir sur l'histoire de l'anthropologie française au Paraguay ²⁵, qu'il est possible de retracer à partir des publications du *Journal de la Société des Américanistes*.

La première publication dans le *Journal de la Société des Américanistes* relative au Paraguay remonte à 1908, avec la chronique des voyages d'un commerçant français, contemporain d'Aimé Bonpland (Hamy 1908). Il faut cependant attendre la mission du Dr. Vellard en 1932, préparée par Paul Rivet, pour en avoir un compte rendu (Vellard 1933), puis une série d'articles sur la céramique précolombienne aux alentours d'Asuncion (Vellard 1934a), sur les indiens Guayaki (Vellard 1934b) et sur des chants mbya guarani (Vellard 1937). Alfred Métraux commence à publier sur les migrations tupi-guarani en 1927, puis sur le Chaco en 1933 et, enfin, sur les Guayaki en 1951. Il se suicide en avril 1963, sans donc rejoindre la mission de Lucien Sebag et Pierre Clastres auprès des Guayaki. Lucien Sebag se suicide, lui, en janvier 1965, après sa mission auprès des Ayoreo dans le Chaco ²⁶. Pierre et Hélène Clastres marquent définitivement les études guarani et guayaki dans les années 1970 ²⁷, ce dont le *Journal de la Société des Américanistes* se fait particulièrement l'écho en 1968 avec la publication de deux articles : l'un de Pierre Clastres est sobrement intitulé « Ethnographie des Indiens Guayaki (Paraguay-Brésil) » et l'autre d'Hélène Clastres porte sur les rites funéraires guayaki. Mais Pierre Clastres disparaît, lui aussi tragiquement, en 1977 et Hélène Clastres cesse de publier sur le sujet. La mort prématurée de ces trois figures exceptionnelles explique probablement l'absence de développement d'une école française d'anthropologie sur le Paraguay.

À l'exception de l'article d'Adriana Sterpin sur la chasse au scalp nivacle publié en 1993, les études ethnographiques paraguayennes se font ensuite plus rares dans le *Journal de la Société des Américanistes*. Seuls quelques comptes rendus signalent les travaux de Richard Arens concernant le génocide guayaki en 1978 ²⁸ et l'ouvrage *Misión etnocidio* de Ticio Escobar en 1988, à propos duquel la note rédigée par Thierry Saignes concluait :

Le Paraguay reste une « province » lointaine et oubliée, sans grand enjeu géopolitique. Nous savons peu de choses sur le sort d'autres sociétés du Chaco comme les Toba, les Mataco, les Lengua, les Chulupi ou les Choroti. Leur capacité à affronter les nouveaux défis de la cohabitation nationale devrait susciter plus d'intérêt de notre part. Elle nous engage à forger de nouveaux outils intellectuels pour rendre compte de ces recompositions identitaires. Il est urgent de renouer le dialogue entamé par Métraux, Clastres ou Sebag. (Saignes 1989)

De fait, le dialogue est renoué depuis les années 2000, qui ont vu surgir une nouvelle série de publications dans le *Journal de la Société des Américanistes* signées par Florencia Carmen Tola en 2001 sur le Chaco argentin frontière avec le Paraguay, Salvatore D'Onofrio en 2003 sur les Ayoré, Olivier Allard en 2003 sur les Tupi-Guarani, Isabelle Combès et Diego Villar en 2004 sur les Chané,

Alejandra Siffredi en 2005 sur les Nivaculé, Philippe Edeb Piragi en 2005 sur les Guayaki, Capucine Boidin en 2005 sur les paysans guaranophones et, à nouveau, Isabelle Combès en 2006 sur les Chiriguano de Bolivie.

En réalité, les écrits de Pierre et Hélène Clastres ne sont pas restés sans postérité : leur « grand parler » a mené Philippe Edeb dès 1986 sur la trace des Guayaki, même si sa présence prolongée auprès de ces derniers le conduit à contredire un certain nombre des propositions de Pierre Clastre. Son travail sur les mythes infirme l'hypothèse de Clastres, selon laquelle les Guayaki auraient été d'anciens agriculteurs contraints de redevenir chasseurs-cueilleurs malgré eux. En réalité, leur « mythe du planteur de maïs » montre que les Aché préfèrent parcourir la forêt entre leurs élevages de larves au cœur des palmiers pindo. Ils choisissent de ne planter ni manioc, ni maïs. Ils donnent l'exemple d'une société contre l'agriculture et non pas sans agriculture. L'évolution de la chasse et de la cueillette vers l'agriculture ou du nomadisme vers la sédentarité n'est pas inexorable. Que se passe-t-il en conséquence lorsque la déforestation et la sédentarisation forcée dans des espaces réduits ne permettent plus aux Aché-Guayaki de vivre du nomadisme en forêt ? L'analyse des différents systèmes de production, redistribution et consommation mis en place dans chaque communauté montre des lignes de tension très fortes : il devient difficile, pour les communautés aché propriétaires de terres, de résister à la vente de bois, à la location de leurs terres aux Brésiliens pour en tirer quelques revenus monétaires et au travail comme journaliers dans les *estancias* des environs. D'autant plus difficile que de nombreux enfants aché autrefois capturés et élevés par des familles paraguayennes sont retournés vivre avec leurs familles biologiques, important de nouvelles valeurs et de nouvelles normes de consommation. Fait remarquable, les inimitiés entre groupes aché, très vivaces à l'époque du nomadisme en forêt, demeurent et rendent difficile l'unité politique de l'ensemble des Aché. Paradoxalement, ces fractures *sui generis* révèlent la vitalité des traditions propres et l'ignorance ou le rejet par les Aché d'une prise en compte des processus englobants et extérieurs. Mais, après avoir analysé les contraintes exercées par les dynamiques économiques et politiques nationales et internationales sur les peuples indigènes, Philippe Edeb a pris son parti. Il encourage les Aché à se fédérer en nation pour défendre leurs droits. Il leur conseille de se constituer en interlocuteur unique et uni de l'État paraguayen. Il les accompagne dans des projets de développement écologique. Par ailleurs, les unions croissantes (maritale et politique) des Aché avec leurs anciens ennemis, à savoir les Guarani, Mbya et Ava, montrent qu'une dynamique interethnique *sui generis* se développe aussi en marge des contraintes de la société dominante. De manière tout à fait saisissante, les dynamiques politiques que traversent les Aché renvoient à celles que décrit Nicolas Richard pour le Chaco : l'injonction à l'unification et à l'union des peuples indigènes dans leurs relations avec les services de l'État. La peinture de l'artiste ishir, Basybuky, qui sert de vignette à la couverture de ce numéro, est emblématique

d'une époque révolue : les guerres entre Caduweo et Ishir font désormais partie d'un passé mythique.

Les six articles qui composent le dossier, dont trois en espagnol, un en portugais et deux en français, sont révélateurs de recherches en cours et amenées à se développer. À la suite de l'article de Bartomeu Melià, une base de données réunissant le corpus historique du guarani est en cours de constitution autour du projet nommé *Avakotepa* et coordonné par le linguiste José Maria Rodrigues. Par ailleurs, le projet français ANR jeune chercheur/jeune chercheuse LANGAS (Langues Générales d'Amérique du Sud), dirigé par César Itier et moi-même, commencera en janvier 2012 pour une durée de quatre années. Grâce à la comparaison de deux langues considérées comme générales à l'époque coloniale, le guarani et le quechua, l'objectif est de contribuer tant à l'histoire sociale et politique des langues qu'à la sémantique historique du guarani et du quechua pour deux périodes charnières : la première (1550-1650) est marquée par la standardisation et l'expansion des langues générales. La seconde (1750-1850) est caractérisée par les guerres d'Indépendance et par la régionalisation, voire l'ethnisation, des langues générales, ces dernières commençant à être désignées alors comme langues indigènes. À chacun de ces tournants, un nouveau vocabulaire politique se stabilise, tant en guarani qu'en quechua, pour caractériser les nouvelles institutions politiques mises en place (coloniales, d'une part, républicaines, de l'autre). En réalité, l'histoire sociale et l'analyse sémantique ne peuvent pas être séparées : les expériences historiques laissent une trace dans le langage que l'historien peut recueillir et interpréter. De plus, la possibilité de vivre de telles expériences suppose que les acteurs puissent nécessairement disposer de certaines notions et catégories : seul ce qui est préalablement conçu peut être visible et intelligible pour les acteurs (Fernández 2009, p. 26). Le langage est partie prenante de la vie sociale et politique.

Finalement, on observera que cinq des auteurs appartiennent à la même génération et travaillent conjointement sur différents projets : Guillermo Wilde, Ignacio Telesca, Pablo Barbosa, Fabio Mura, Nicolas Richard et Rodrigo Villagra. La section des comptes rendus avec, en particulier, la note critique de Carmen Bernand permet de prendre la mesure des travaux récents qu'ils ont publiés. L'anthropologie et l'histoire des peuples indigènes au Paraguay promettent d'être profondément renouvelées dans les années à venir grâce à leurs analyses croisées des événements, des frontières, des langues et des ethnonymes.

NOTES

1. Cinquième résolution de la déclaration finale de la II^e Rencontre de la nation guarani, qui s'est tenue à Jaguati, Amambay, Paraguay, du 23 au 26 mars 2011. La déclaration est consultable sur <http://www.encuentroguaranipy.com/>. Cette rencontre a réuni un millier de représentants guarani du Paraguay, du Brésil, d'Argentine et de Bolivie. Le choix du mot « nation » au singulier est significatif.

La première réunion des peuples guarani d'Amérique du Sud s'était tenue en février 2010 à Tekoha Añetete, municipio de Diamante D'Oeste, estado de Paraná, Brésil.

2. Ce 11 mai 2011, plusieurs dirigeants indigènes réclamèrent la légalisation de 9 000 ha de terre au nom de plusieurs communautés enxet dans le Chaco, une demande soutenue par le CIDH (Commission Interaméricaine des Droits de l'Homme). Quelques mois plus tard, le 4 août, ces terres leur furent attribuées légalement (voir <http://www.lanacion.com.py/>).

3. Quatre axes ont été choisis par la commission du bicentenaire paraguayen pour organiser les commémorations à travers tout le pays : 1) patrimoine, 2) mémoire et projet, 3) citoyenneté, 4) *vy'a guasu* (« grande joie », « fête »).

4. Texte consulté sur le site du ministère de la Culture <http://www.cultura.gov.py/lang/es-es/2011/04/el-ii-encuentro-de-la-nacion-guarani/> (traduction non littérale de l'auteur, C. B.). L'expression « responsabilidad hegemónica » a été traduite par « position hégémonique ».

5. Terme officiel utilisé par la direction générale des statistiques, enquêtes et recensements du Paraguay (DGEEC). En 2008, le recensement sur les communautés indigènes estime à 108 803 le nombre de personnes qui se déclarent indigènes, soit environ 2 % de la population. La DGEEC répertorie vingt peuples indigènes classés en cinq familles linguistiques qui deviennent peu à peu autant de *gentilices* fédérateurs : les Guarani ; les Lengua Maskoy (Toba Maskoy, Enlhet Nord, Enxet Sud, Sanapana, Toba, Angaité, Guaná) ; les Matacos Mataguayo (Nivacle, Maká, Manjui) ; les Zamuco (Ayoreo, Yvytoso, Tomárahó) ; les Guaycurú (Toba Qom). Le cadre juridique du Paraguay a incorporé, en 1993, la convention 169 de l'Organisation internationale du travail (OIT).

6. Au Paraguay, les termes les plus utilisés sont ceux de « peuples indigènes » et de « communautés indigènes », comme le montrent les noms des organisations politiques suivantes : Mesa de Coordinación de Organizaciones Indígenas en Paraguay (MCOI-Py), Federación de Comunidades Guaraníes, Organización Nacional Indígena (ONAI), Unión de Comunidades Indígenas de la Nación Yshir (UCINY), Comisión de Pueblos Indígenas (CPI) et Coordinadora de Líderes Indígenas del Bajo Chaco (CLIBCh).

7. La famille linguistique tupi-guarani compte des locuteurs depuis le sud de la Guyane française jusqu'au nord de l'Argentine en passant par le Brésil, le Paraguay et le sud de la Bolivie. Pour une bibliographie actualisée, voir Melià (2006).

8. Une transcription du discours et une vidéo de 3 minutes et 35 secondes, en guarani et sans traduction à l'espagnol, sont consultables sur le site du gouvernement (<http://www.presidencia.gov.py/>).

9. Une analyse rapide de la déclaration finale de la nation guarani révèle que le terme *originarios* est employé cinq fois et toujours comme adjectif accolé à *pueblos* pour exprimer des demandes pour le futur, tandis que *indígena* revient pour qualifier l'existant, déjà nommé par l'État : *comunidad indígena, educación indígena, hermanos indígenas del Chaco*.

10. Voir Capdevila, Combès, Richard et Barbosa (2010), ouvrage commenté dans le compte rendu de Carmen Bernand publié dans ce même numéro *Journal de la Société des Américanistes*, 97 (2).

11. Voir Richard, Capdevila et Boidin (2007) ainsi que Richard (2008), ouvrage dont j'ai fait un compte rendu dans le *Journal de la Société des Américanistes* (Boidin 2009).

12. La matière « sociologie et anthropologie culturelle » est enseignée soixante-douze heures par an à côté de l'« histoire et géographie », l'« économie et gestion », la « formation éthique et citoyenneté », la « psychologie » (<http://www.arandurape.edu.py/>).

13. La liberté de parole perceptible durant le *III foro internacional del Bicentenario*, 3-4 août 2011, qui a rassemblé des chercheurs de plusieurs générations et horizons disciplinaires, était étonnante. Une page de l'histoire se tourne, vingt-deux ans après la chute de la dictature du général Stroessner. Voir, en particulier, Barreto (2011).

14. La surface cultivée en soja a triplé de 1996 à 2011, s'établissant à 2,7 millions d'hectares, dont 70 % sont réservés au soja transgénique. Le Paraguay en est le quatrième exportateur mondial. Pour une vision d'ensemble, voir Lavrard-Meyer (2011).

15. Plusieurs auteurs, sollicités pour ce numéro, n'ont pas pu proposer d'articles en raison de leur incorporation au gouvernement de Fernando Lugo avec, pour mission, de mettre en place de nouvelles politiques en faveur des Indigènes (concernant notamment l'éducation, la santé, le logement et la culture).

16. Pour un éclairage en français sur les concepts de « colonialité du pouvoir, du savoir et de l'être », développés par le groupe « colonialité/modernité », voir, par exemple, le dossier intitulé « Tournant décolonial et philosophie de la libération », coordonné par Hurtado et Boidin (2010).

17. Voir Briones (2005) et Lopez (s. d.). La formulation de la problématique du dossier doit beaucoup aux discussions menées avec Claudia Briones lors de son séjour à l'IHEAL comme professeur invitée en 2007-2008, avec Nicolas Richard et Luc Capdevila lors du projet ANR « Indiens dans la guerre du Chaco » entre 2007-2011 et avec Paula Lopez lors de l'organisation du séminaire ERSIPAL en 2009-2010.

18. Voir l'article de Wilde et Telesca dans ce même numéro, *Journal de la Société des Américanistes*, 97 (2).

19. Il faut attendre la guerre contre la Triple Alliance du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay (1864-1870), pour que l'État paraguayen édite des journaux de guerre en guarani. Cela étant, si ces journaux parviennent à voir le jour rapidement en temps de guerre, il faut bien supposer qu'une tradition d'écriture du guarani s'était perpétuée au cours du XIX^e siècle. Mais nous n'avons aucun document sous nos yeux qui nous le prouve aujourd'hui.

20. Voir les travaux de Blaser (notamment 2010) qui montrent comment les organisations ishir composent avec les différentes visions hégémoniques et génériques sur les Indigènes (sous-développés, en harmonie avec la nature et authentiques), que les experts en développement projettent sur eux.

21. Voir également l'analyse des tensions entre les interprétations historico-matérialistes et culturalistes dans l'anthropologie du Chaco, proposées notamment par Gordillo (2008).

22. Les croisements revendiqués qui donnent lieu à la formation d'une école et d'un label sont généralement bi-disciplinaires : la sociohistoire prônée par Gérard Noriel, la sociologie historique du politique défendue par Yves Deloye, la socio-anthropologie des mondes contemporains promue par Pierre Bouvier et l'anthropologie historique des médiévistes. D'une certaine manière Jean-Loup Amselle, de son côté, développe une approche déconstructiviste des identités ethniques qui pourrait être qualifiée de sociologie historique des identités.

23. Par exemple, voir le dossier coordonné par Brilli, Dittmar et Dufal (2010) et, en particulier, l'article de Schmitt (2010).

24. Voir, par exemple, Hill (1988), Carneiro da Cunha (1992) et Pacheco de Oliveira (1999).

25. Pour l'introduction de l'étude du guarani en Sorbonne, voir l'entretien avec Bernard Pottier (Boidin 2005a).

26. Voir D'Onofrio (2005). Bernand (1977) étudiera ses notes ethnographiques dans son livre.

27. Voir Pierre Clastres (1972 ; 1974a ; 1974b ; 1977 ; 1980 ; 1992) et Hélène Clastres (1975).

28. Voir Arens (1976) et un rapport réalisé pour Survival « The forest indians in Stroessner's Paraguay : survival or extinction ».

RÉFÉRENCES CITÉES

ALLARD Olivier

- 2003 « De l'os, de l'ennemi et du divin. Réflexions sur quelques pratiques funéraires tupi-guarani », *Journal de la Société des Américanistes*, 89 (2), pp. 149-169.

ARENS Richard (éd.)

- 1976 *Genocide in Paraguay*, Temple University Press, Philadelphia.

BARRETO Ana

- 2011 *Mujeres que hicieron historia en el Paraguay*, ServiLibro, Asunción.

BERNAND Carmen

- 1977 *Les Ayoré du Chaco septentrional : étude critique à partir des notes de Lucien Sebag*, Mouton, Paris.

BLASER Mario

- 2010 *Storytelling globalization from the Chaco and beyond*, Duke University Press, Duke.

BOIDIN Capucine

- 2005a « Bernard Pottier, défricheur de grammaire. Entretien », *Regards des Amériques*, « Paraguay », 11, pp. 4-6.
- 2005b « Taperekue ou abandonner sa demeure. Une population rurale guaranophone du Paraguay », *Journal de la Société des Américanistes*, 91 (2), pp. 51-82.
- 2009 « Compte rendu de l'ouvrage de Nicolas Richard (éd.), *Mala guerra. Los indígenas en la guerra del Chaco (1932-1935)* », *Journal de la Société des Américanistes*, 95 (1), pp. 243-247.

BRILLI Elisa, Pierre-Olivier DITTMAR et Blaise DUFAL (éd.)

- 2010 *Faire l'anthropologie historique du Moyen Âge. L'atelier du Centre de recherches historiques*, 6 [en ligne : <http://acrh.revues.org/index1911.html>, consulté le 19/09/2011].

BRIONES Claudia

- 2005 *Cartografías argentinas. Políticas argentinas y formaciones provinciales de alteridad*, Antropofagia, Buenos Aires.

CAPDEVILA Luc, Isabelle COMBÈS, Nicolas RICHARD et Pablo BARBOSA

- 2010 *Les hommes transparents. Indiens et militaires dans la guerre du Chaco (1932-1935)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

CARNEIRO DA CUNHA Manuela

- 1992 *História dos índios no Brasil*, Companhia das Letras, São Paulo.

CLASTRES Hélène

- 1968 « Rites funéraires guayaki », *Journal de la Société des Américanistes*, 57, pp. 63-72.
- 1975 *La terre sans mal. Le prophétisme tupi-guarani*, Seuil, Paris.

CLASTRES Pierre

- 1968 « Ethnographie des Indiens Guayaki (Paraguay-Brésil) », *Journal de la Société des Américanistes*, 57, pp. 8-61.
- 1972 *Chronique des Indiens Guayakis*, Plon, Paris.
- 1974a *La société contre l'État*, Minuit, Paris.
- 1974b *Le Grand Parler. Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Seuil, Paris.
- 1977 *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, L'Aube, Paris.
- 1980 *Recherches d'anthropologie politique*, Seuil, Paris.
- 1992 *Mythologie des Indiens Chulupi*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Paris.

COMBÈS Isabelle

- 2006 « De los candires a Kandire. La invención de un mito chiriguano », *Journal de la Société des Américanistes*, 92 (1 et 2), pp. 137-163.

COMBÈS Isabelle et Diego VILLAR

- 2004 « Aristocracias chané. "Casas" en el Chaco argentino y boliviano », *Journal de la Société des Américanistes*, 90 (2), pp. 63-102.

D'ONOFRIO Salvatore

- 2003 « Guerre et récit chez les Indiens ayorés du Chaco boréal paraguayen », *Journal de la Société des Américanistes*, 89 (1), pp. 39-81.
- 2005 « Le discours du mythe », *Gradhiva*, 2 [en ligne : <http://gradhiva.revues.org/529>, mis en ligne le 10 décembre 2008 et consulté le 26 août 2011].

EDEB PIRAGI Philippe

- 2005 « Paraguay. De la scierie à la réserve écologique : quel devenir pour les Aché, ex-nomades forestiers du Paraguay oriental ? », *Journal de la Société des Américanistes*, 91 (1), pp. 211-226.

ESCOBAR Ticio

- 1988 *Misión etnocidio*, RP ediciones, Asunción.

FERNÁNDEZ Javier Sebastián (éd.)

- 2009 *Diccionario político y social del mundo iberoamericano. La era de las revoluciones, 1750-1850*, Fundación Carolina/Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales/Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, Madrid.

GORDILLO Gaston

- 2008 « Places and academic disputes : the Argentine Gran Chaco », in Deborah Poole (éd.), *A companion to Latin American Anthropology*, Blackwell Publishing, Oxford, pp. 447-465.

HAMY Ernest-Théodore

- 1908 « Les voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud (1817-1827) », *Journal de la Société des Américanistes*, 5, pp. 1-20.

HILL Jonathan

- 1988 *Rethinking history and myth. Indigenous South American perspectives on the past*, University of Illinois Press, Chicago.

HURTADO Fatima et Capucine BODIN

- 2010 *Tournant décolonial et philosophie de la libération. Cahiers des Amériques latines*, 62.

LAVRARD-MEYER Cécile

- 2011 « Paraguay », in Georges Couffignal (éd.), *L'Amérique latine*, La Documentation française, Paris, pp. 189-190.

LOPEZ Paula

- s. d. *Indiens de la nation. Ethnographier l'État et historiciser l'autochtonie à Milpa Alta, Mexico (xvi^e-xx^e siècles)*, Karthala/CERI, Paris [à paraître].

LOWREY Kathleen

- 2006 « Entre estructura e historia : el Chaco », in Isabelle Combès (éd.), *Definiciones étnicas, organización social y estrategias políticas en el Chaco y la Chiquitania*, IFEA/SNV, Santa Cruz de la Sierra, pp. 25-31.

MELIÀ Bartomeu

- 2006 *Mundo guaraní*, Banco Interamericano de Desarrollo (BID)/ministerio de Relaciones Exteriores (MRE), Asunción [réédition actualisée en cours].

MELLO Silvia C. et Ignacio TELESKA

- 2010 « Negros de la Patria ». *Los afrodescendientes en las luchas por la independencia en el antiguo virreinato del Río de la Plata*, Editorial SB, coll. « Historia Americana », Buenos Aires.

MÉTRAUX Alfred

- 1927 « Migrations historiques des Tupi-Guarani », *Journal de la Société des Américanistes*, 19, pp. 1-45.
 1933a « Nouvelles de la Mission A. Métraux », *Journal de la Société des Américanistes*, 25 (1), pp. 203-205.
 1933b « La obra de las Misiones inglesas en el Chaco », *Journal de la Société des Américanistes*, 25 (1), pp. 205-209.
 1951 « L'oiseau-tonnerre chez les Guayaki », *Journal de la Société des Américanistes*, 40, p. 257.

PACHECO DE OLIVEIRA João

- 1999 *Ensaio em antropologia histórica*, Editora UFRJ, Rio de Janeiro.

RICHARD Nicolas (éd.)

- 2008 *Mala guerra. Los indígenas en la guerra del Chaco (1932-1935)*, ServiLibro-Museo del Barro/CoLibris, Asunción/Paris.

RICHARD Nicolas, Luc CAPDEVILA et Capucine BOIDIN (éd.)

- 2007 *Les guerres du Paraguay XIX^e-XX^e siècles*, CoLibris, Paris.

SAIGNES Thierry

- 1989 « Note critique sur *Misión etnocidio* de Ticio Escobar », *Journal de la Société des Américanistes*, 75, 1989, pp. 216-218.

SCHMITT Jean-Claude

- 2010 « L'anthropologie historique de l'Occident médiéval. Un parcours », in Elisa Brilli, Pierre-Olivier Dittmar et Blaise Dufal (éd.), *Faire l'anthropologie historique du Moyen Âge. L'atelier du Centre de recherches historiques*, 6 [en ligne : <http://acrh.revues.org/index1926.html>, consulté le 19/09/2011].

SIFREDI Alejandra

- 2005 « Cuando la persona se deshumaniza : des-centramiento y jaguarización en la sociedad nivacle », *Journal de la Société des Américanistes*, 91 (1), pp. 185-210.

STERPIN Adriana

- 1993 « La chasse aux scalps chez les Nivacle du Gran Chaco », *Journal de la Société des Américanistes*, 79, pp. 33-66.

SUSNIK Branislava

- 1965-1971 *El indio colonial del Paraguay*, 3 vol., Museo etnográfico « Andrés Barbero », Asunción [vol. 1 : *El Guaraní colonial* ; vol. 2 : *Los trece pueblos guaraníes de las Misiones (1767-1803)* ; vol. 3 : *El Chaqueño : guaycurúes y Chanes-Arawak*].
- 1993 *Una vision socio-antropológica del Paraguay*, xvi-xvii, Museo etnográfico « Andrés Barbero », Asunción.
- 1990-1991 *Una vision socio-antropológica del Paraguay del siglo XVIII*, Museo etnográfico « Andrés Barbero », Asunción.
- 1992 *Una vision socio-antropológica del Paraguay del siglo XIX*, Parte primera, Museo etnográfico « Andrés Barbero », Asunción.

SUSNIK Branislava et Miguel CHASE SARDI

- 1996 *Los indios del Paraguay*, Mapfre, Madrid.

TELESCA Ignacio

- 2009 *Tras los expulsos, cambios demográficos y territoriales en el Paraguay de la expulsión de los jesuitas*, CEADUC, coll. « Bicentenario » 76, Asunción.

TOLA Florencia Carmen

- 2001 « Relaciones de poder y apropiación del “otro” en relatos sobre iniciaciones shamánicas en el Chaco argentino », *Journal de la Société des Américanistes*, 87, pp. 197-210.

VELLARD J.

- 1933 « Une mission scientifique au Paraguay (15 juillet 1931-16 janvier 1933) », *Journal de la Société des Américanistes*, 25 (2), pp. 293-334.
- 1934a « Notes sur la céramique pré-colombienne des environs d'Asunción », *Journal de la Société des Américanistes*, 26 (1), pp. 37-45.
- 1934b « Les Indiens Guayakí », *Journal de la Société des Américanistes*, 26 (2), pp. 223-292.
- 1937 « Textes mbwihá recueillis au Paraguay », *Journal de la Société des Américanistes*, 29 (2), pp. 373-386.

VILLAGRA Rodrigo

- 2010 *The two shamans and the owner of the cattle. Alterity, storytelling and shamanism amongst the Angaité of the Paraguayan Chaco*, Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica de Asunción (CEADUC), Asunción.

VYSOKOLAN Oleg

- 1992 *La traición de Papa Réi, 500 años de resistencia*, Ediciones Cabichu'i, Asunción.

WILDE Guillermo

- 2009 *Religión y poder en las misiones guaraníes*, Editorial SB, coll. « Historia Americana », Buenos Aires.